

Chroniques

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 26, numéro 6 (156), décembre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1984). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 26(6), 103–106.

JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

MERCREDI 11 JUILLET

Le parfum des lilas, les plantes sauvages qui fleurissent du jour au lendemain et l'adoucissement de l'air vous avaient fait entrevoir le plaisir prochain des matins d'été où, libéré enfin des corvées routinières, vous disposeriez de tout votre temps et en jouiriez inlassablement. Le jour venu, ayant choisi les livres qui vous tiendraient compagnie, ayant tout prévu ou presque — de la mort aux rats pour exterminer l'inévitable famille de mulots jusqu'à la tondeuse à gazon puisque vous en avez semé l'automne précédent —, vous arrivez là-bas, un peu inquiet de l'état où se trouvent les bâtiments dont vous faites le tour. La remise aurait besoin d'une couche de peinture. Les feuilles mortes, faute d'avoir été ramassées, ont fait pourrir une bonne étendue de pelouse. Les vents d'hiver, comme d'habitude, ont abattu une bonne douzaines d'épinettes et de trembles qu'il va falloir ébrancher et débiter, les jours où il fera frais. Mais pas question, vous vous l'êtes promis, de vous tuer à la tâche. D'autant plus que cette année vous ne passerez qu'une dizaine de jours au chalet.

Les deux ou trois premiers jours, ça s'est bien passé: vous n'avez fait que lire au soleil, vous tremper dans l'étang et cueillir les dernières fraises de l'été. Puis, comme les herbes étaient hautes tout autour de l'étang, vous avez fait un peu de débroussaillage,

vous avez ramassé le bois mort aux alentours en pensant au feu que vous allumeriez un de ces soirs où les enfants auraient envie de faire griller de la guimauve. Les soirées commencent par un cigare que vous savourez sous les bouleaux en écoutant le torrent et les grenouilles, mais dès que le soleil fond derrière les arbres, rien à faire, il faut rentrer se mettre à l'abri des mouches noires, féroces comme jamais. Il aurait pourtant fallu arroser encore un peu les touffes fraîchement transplantées, la pervenche aussi et le serpolet qui jaunit un peu.

Vous vous prenez à rêver de la mer, de ses odeurs, de ses grands vents et de l'espèce de totale vacance intérieure qu'elle ne tarde jamais à faire en vous. Et vous vous demandez ce qui vous a poussé à vous installer ici, en pleine forêt, comme si vous aviez oublié la profonde connivence que vous entretenez avec ce paysage depuis toujours.

VENDREDI 20 JUILLET

Longue promenade, ce matin, par un chemin forestier qui traversait une bétulaie où se distinguaient de rares pins et des bosquets de petits saules affligés de tumeurs noirâtres. Nous avons cueilli des bolets grands comme des tasses. Aux endroits où il y a eu des abattis, s'enchevêtrent framboisiers, mûriers et buissons de bleuets. Les framboises plutôt rares, un peu dures, à peine juteuses. Les mûres, elles, commencent déjà à noircir. Il y en a de pleines grappes qui s'étaient lourdement. Des aubépines nous égratignent au passage. Paysage qui me rappelle Tchekhov. N'y manque qu'un étang bordé de pigamon et de quenouilles. C'était trop beau: voici qu'on a peint de couleurs vives les grosses pierres qui sortent de terre, comme si on avait voulu masquer leur pauvreté originale. Au bout de la route, un chalet inachevé, aux murs couverts de papier goudronné, et derrière lequel une remorque achève de se délabrer. On a tout rasé aux alentours, sauf un arbre ébranché, coiffé d'un pot de plastique blanc, qui sert à tendre une corde à linge. Des cannettes de bière et de Coke traînent

un peu partout. Ce kitsch de citadin infortuné nous fait bientôt rebrousser chemin et gagner les bois où les quatre-temps aux fruits d'un rouge clair nous rassèrent un peu.

Le soir même, après de fortes pluies, une lueur d'incendie nous fait sortir. Une brume épaisse enfume les montagnes. Nous marchons un bon moment en respirant la bonne odeur de l'humus détrempé qui me rappelle une très ancienne sensation de bien-être. Sous les pins, le sol est couvert d'aiguilles qui prennent dans la lumière du couchant une nuance d'ocre presque roux.

DIMANCHE 22 JUILLET

Vivre c'est aussi finir par trouver du charme même à ses infortunes.

MARDI 24 JUILLET

Tentation très grande de tout quitter pour aller vivre dans un village de Haute-Provence ou quelque part dans l'aimable canton de Vaud. Ce ne serait pas tellement douloureux, il me semble, du moins pas autant qu'il y a dix ou quinze ans. Mais je ne partirai probablement jamais, sans doute parce que j'ai fini par comprendre que le sentiment de l'exil tient moins au lieu où il nous a été donné de vivre qu'à l'existence elle-même, qu'à ce défaut d'être inhérent à l'existence.

JEUDI 26 JUILLET

Bien que je demeure un insatiable dévoreur de romans, j'ai plus de mal que jamais à en écrire, dégoûté que je suis de ces courses au long cours qui ne mènent qu'au désert. Projets et ébauches s'accroissent dans mes tiroirs. Ecrire ne m'aurait donc convaincu que de l'inutilité radicale de toute aventure imaginaire? Je me dis, pour me consoler, que personne ne souffre de mon silence; sauf moi, peut-être, certains jours. Et si je me résous finalement à revenir à l'écriture, c'est que mon silence me pèse. Je rêve de textes brefs d'un laconisme à la Jules Renard. Lui, ce n'est pas le silence qui l'étranglait, c'est le style.

DIMANCHE 19 AOÛT

Le festival western n'a pas sitôt pris fin qu'on annonce, à l'hôtel du village, une épluchette de bananes, l'épluchette de blé d'Inde ayant fait son temps, il faut croire. C'était écrit en toutes lettres sur fond de palmiers. Cela ne fait que confirmer un trait de notre psychologie collective: pas accordés encore avec le climat du pays, nous avons un faible pour tout ce qui a une vague saveur tropicale. Même en pleine canicule, nous rêvons de nous faire griller comme des poulets sur les plages du Sud. C'est à se demander si nous n'avons pas inventé la motoneige pour ne rien voir de la blancheur du paysage et ne rien entendre de son trop grand silence.